

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

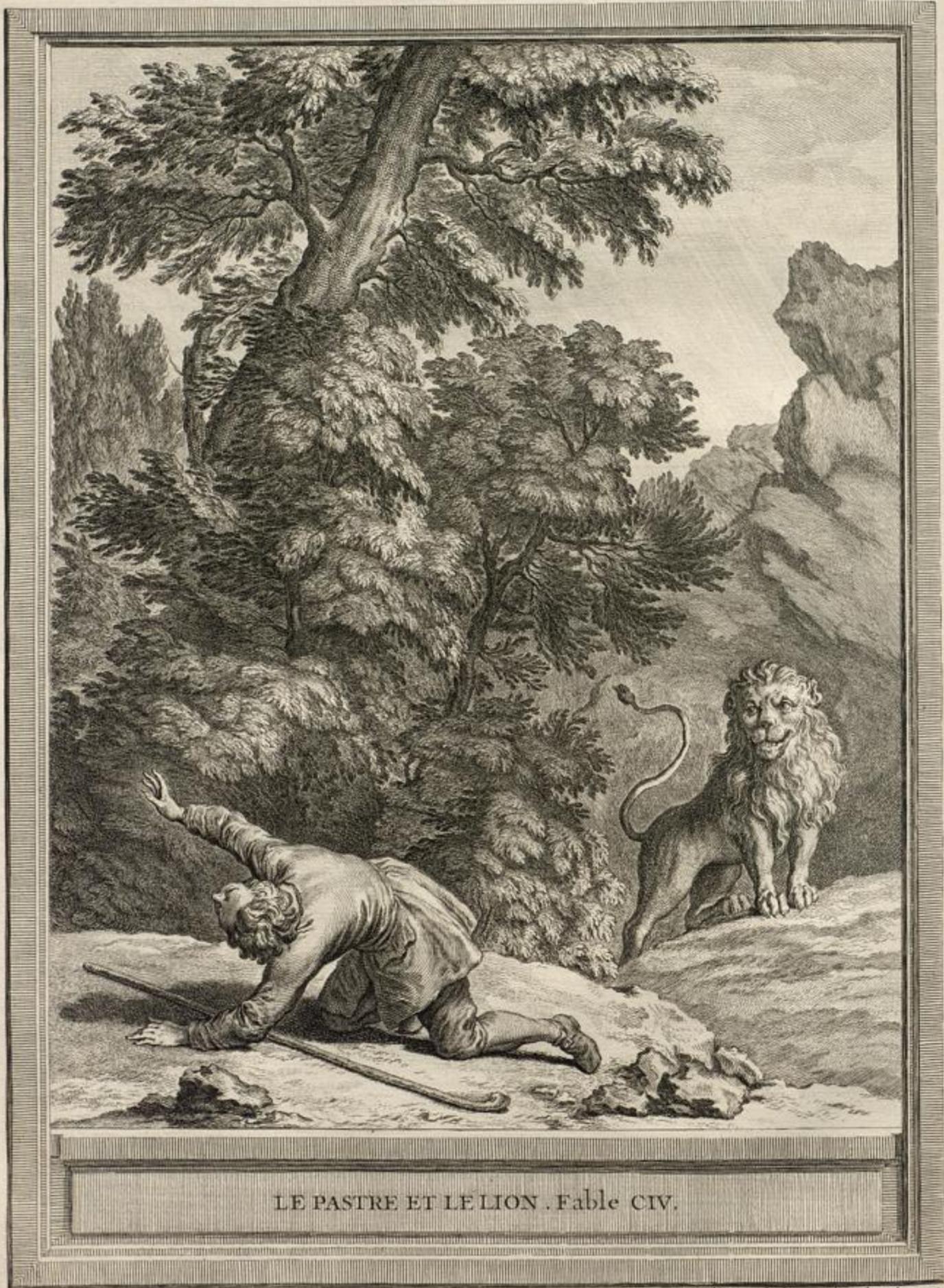
Fables Choiesies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1755

Fables Choiesies. Livre Sixieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1456



LE PASTRE ET LE LION . Fable CIV.

J. B. Oudry inv.

C. Cochon aqua forte, Beauvais cacle oulpreunt.

93

FABLES CHOISIES.

LIVRE SIXIÈME.

F A B L E I.

LE PÂTRE ET LE LION.

Les Fables ne sont pas ce qu'elles semblent être:
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui:
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feintes il faut instruire & plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison, qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phédre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous, certain Grec renchérit & se pique
D'une élégance Laconique.

Il renferme toujours son conte en quatre vers:
Bien ou mal, je le laisse à juger aux Experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un Chasseur, l'autre un Pâtre en sa Fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y coufant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte.

Un Pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ



Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.

Avant que partir de ces lieux,

Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux,

Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,

Et que je goûte ce plaisir,

Parmi vingt veaux je veux choisir

Le plus gras, & t'en faire offrande.

A ces mots fort de l'antré un Lion grand & fort.

Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort :

Que l'homme ne sçait guère, hélas ! ce qu'il demande !

Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,

Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,

O Monarque des Dieux, je t'ai promis un veau ;

Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur :

Passons à son imitateur.



(Fable CIV.)

FABLE II.

LE LION

ET

LE CHASSEUR.



FABLE II.

LE LION ET LE CHASSEUR.

Un Fanfaron, amateur de la chasse,
 Venant de perdre un chien de bonne race,
 Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
 Vit un Berger. Enseigne-moi, de grace,
 De mon voleur, lui dit-il, la maison,
 Que de ce pas je me fasse raison.
 Le Berger dit: c'est vers cette montagne.
 En lui payant de tribut un mouton
 Par chaque mois, j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît; & je suis en repos.
 Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
 Le Lion fort, & vient d'un pas agile.
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver.
 O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver.

La vraie épreuve de courage
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
 Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
 S'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.



(Fable cv.)

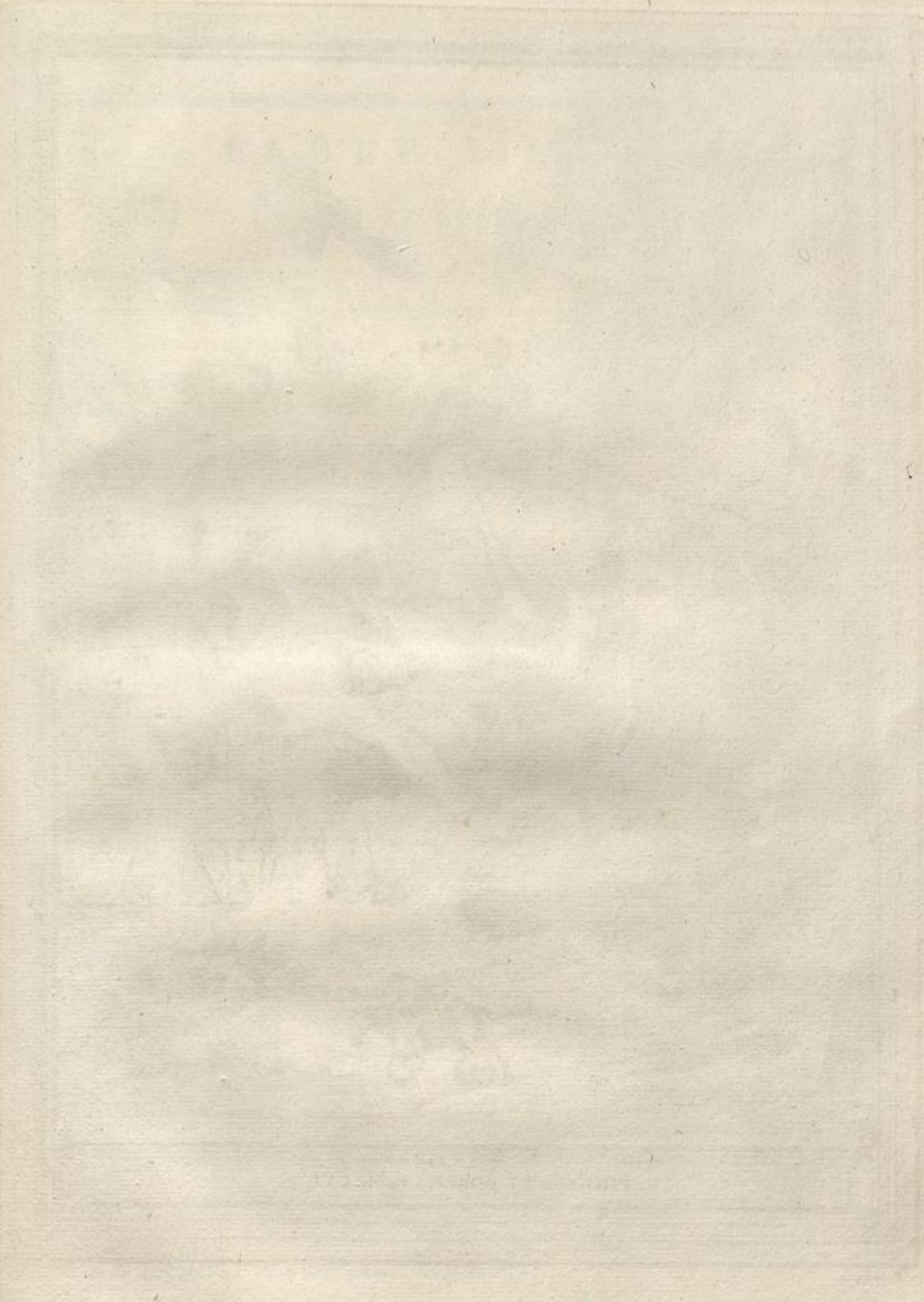


LE LION ET LE CHASSEUR . Fable CV.

J.B. Oudry inv.

Jaur. Carr sculp.







PHŒBUS ET BOREË . Fable CVI.

J.B. Oudry inv.

Pitre sculp.



F A B L E I I I.

PHŒBUS ET BORÉE.

Borée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux Voyageurs est bonne :
Il pleut; le Soleil luit; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens; mais il n'a pas prévû
Que je sçaurai souffler de forte,
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plaît-il de l'avoir? Et bien gageons nous deux
(Dit Phœbus) fans tant de paroles,
A qui plustôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en falut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, & brise en son passage
Maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
Le tout au sujet d'un manteau.
Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva: le Vent perdit son temps:

Tome II.

Bb



Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si-tôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récréé, & puis pénètre enfin le Cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller.
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.



(Fable CVI.)





JUPITER ET LE MÉTAYER . Fable. CVII.

J.B. Oudry inv.

Parquet sculp.

F A B L E I V.

JUPITER ET LE MÉTAYER.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens se présenterent,
Firent des offres, écouterent:
Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant & rude; & l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec & du mouillé,
Aussi-tôt qu'il auroit baillé.
Jupiter y consent. Contrat passé: notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente; & fait en somme
Un climat pour lui seul: ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage: ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie & rapporte.
Que fait-il? Il recourt au Monarque des Dieux;
Il confesse son imprudence.

Jupiter en usa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sçait ce qu'il nous faut mieux que nous.



(Fable CVII.)



LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU. Fable CVIII.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.



FABLE V.

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû,
Fut presque pris au dépourvû:
Voici comme il conta l'aventure à sa mere.

J'avois franchi les Monts qui bornent cet État,
Et trottois comme un jeune Rat
Qui cherche à se donner carrière;
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux,
L'un doux, benin & gracieux;
Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude;
Sur la tête un morceau de chair;
Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre sa volée;
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympatissant
Avec Messieurs les Rats: car il a des oreilles



En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.



(Fable CVIII.)

F A B L E VI.
**LE RENARD,
LE SINGE
ET
LES ANIMAUX.**

FABLE VI.

LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX.

Les Animaux, au décès d'un Lion,
 En son vivant, Prince de la contrée,
 Pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on.
 De son étui la couronne est tirée.
 Dans une chartre un Dragon la gardoit.
 Il se trouva que sur tous essayée,
 A pas un d'eux elle ne convenoit.
 Plusieurs avoient la tête trop menue,
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
 Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
 Et, par plaisir, la thiare essayant,
 Il fit autour force grimaceries,
 Tours de souplesse, & mille singeries,
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux Animaux cela sembla si beau,
 Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage.
 Le Renard seul regretta son suffrage,
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment,
 Il dit au Roi: je sçai, Sire, une cache;
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sçache.
 Or tout trésor, par droit de royauté,
 Appartient, Sire, à votre majesté.
 Le nouveau Roi bâille après la finance:
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.
 C'étoit un piège: il y fut attrapé.
 Le Renard dit, au nom de l'assistance,
 Prétendrais-tu nous gouverner encor,
 Ne sçachant pas te conduire toi-même?
 Il fut démis; & l'on tomba d'accord
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

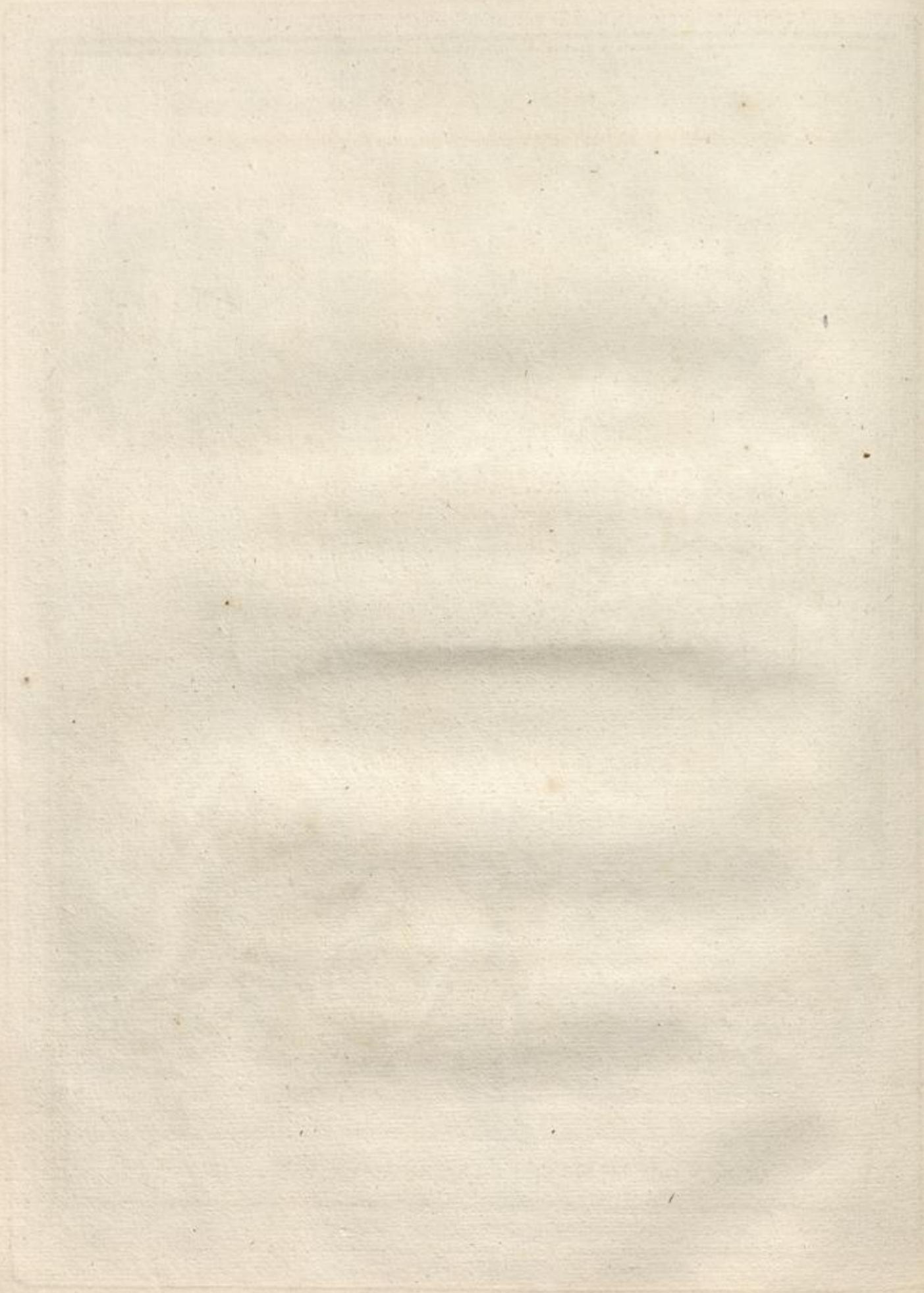
(Fable crx.)



LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX. Fable CIX.

J.B. Oudry inv.

A. Radigue sculpt.



F A B L E VII.
L E M U L E T
S E V A N T A N T
D E S A G É N É A L O G I E .



FABLE VII.

LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE.

Le Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût crû s'abaisser servant un Médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.



(Fable cx.)

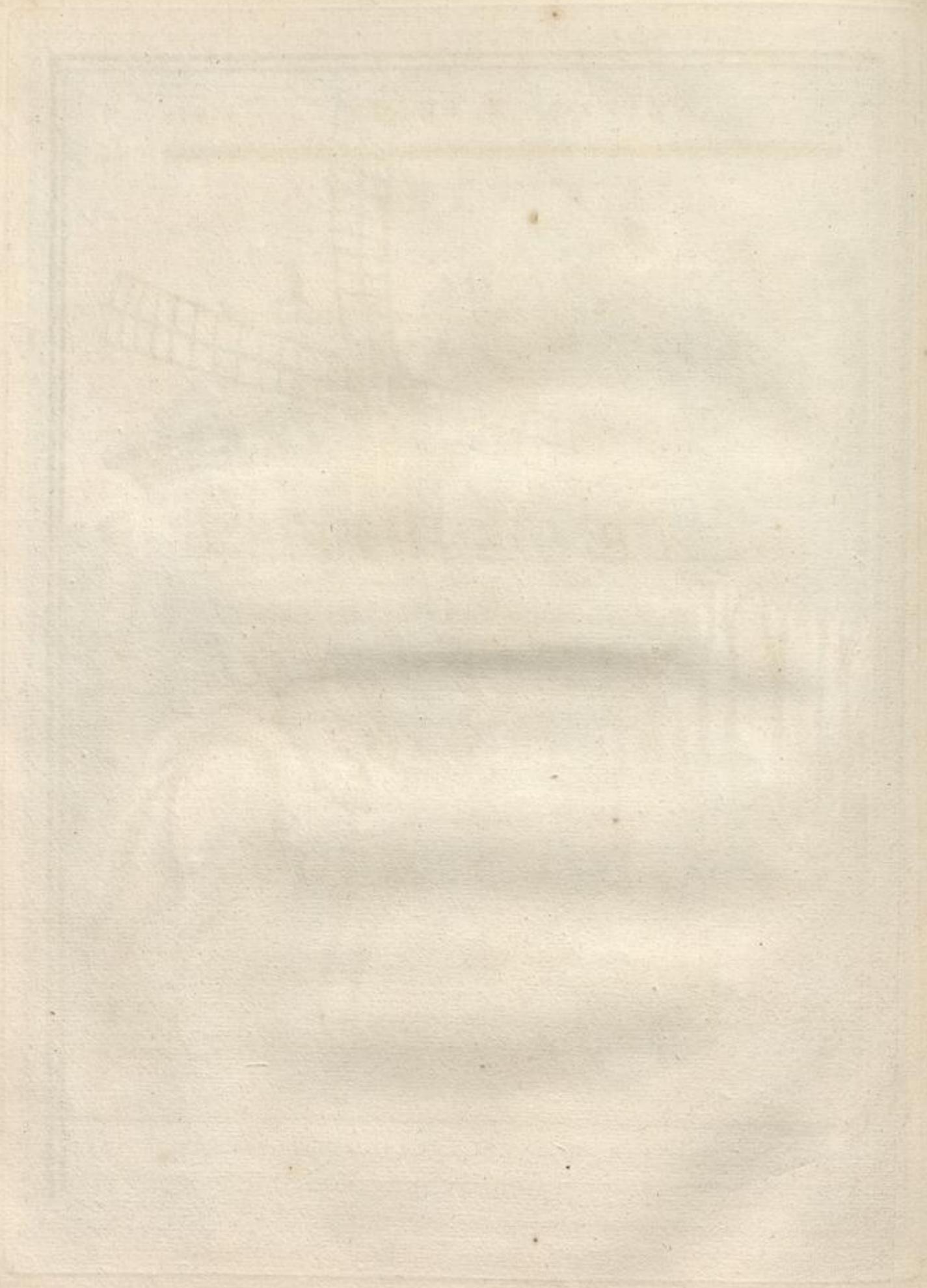


LE MULET SE VANTANT DE SA GENEALOGIE . Fable CX.

J.B. Oudry inv.

Roland sculp.





FABLE VIII.
LE VIEILLARD
ET
L'ÂNE.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET L'ANE.

Un Vieillard sur son Ane aperçut en passant
Un pré plein d'herbe & fleurissant.
Il y lâche sa bête ; & le Grifon se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant & frottant,
Gambadant, chantant & broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard ;
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je sois ?
Sauvez-vous, & me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon François.

*(Fable cxi.)*



LE VIEILLARD ET L'ÂNE . Fable CXI.

J.B. Oudry inv.

Teucher sculp.



F A B L E I X.

LE CERF

SE VOYANT

DANS L'EAU.



FABLE IX.

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU.

Dans le cristal d'une fontaine,
 Un Cerf se mirant autrefois,
 Louoit la beauté de son bois;
 Et ne pouvoit qu'avecque peine
 Souffrir ses jambes de fuseaux,
 Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
 Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
 Difoit-il, en voyant leur ombre avec douleur:
 Des taillis les plus hauts, mon front atteint le faîte:
 Mes pieds ne me font point d'honneur.
 Tout en parlant de la sorte,
 Un Limier le fait partir:
 Il tâche à se garantir,
 Dans les Forêts il s'emporte.
 Son bois, dommageable ornement,
 L'arrêtant à chaque moment,
 Nuit à l'office que lui rendent
 Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
 Il se dédit alors, & maudit les présens,
 Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
 Et le beau souvent nous détruit.
 Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
 Il estime un bois qui lui nuit.



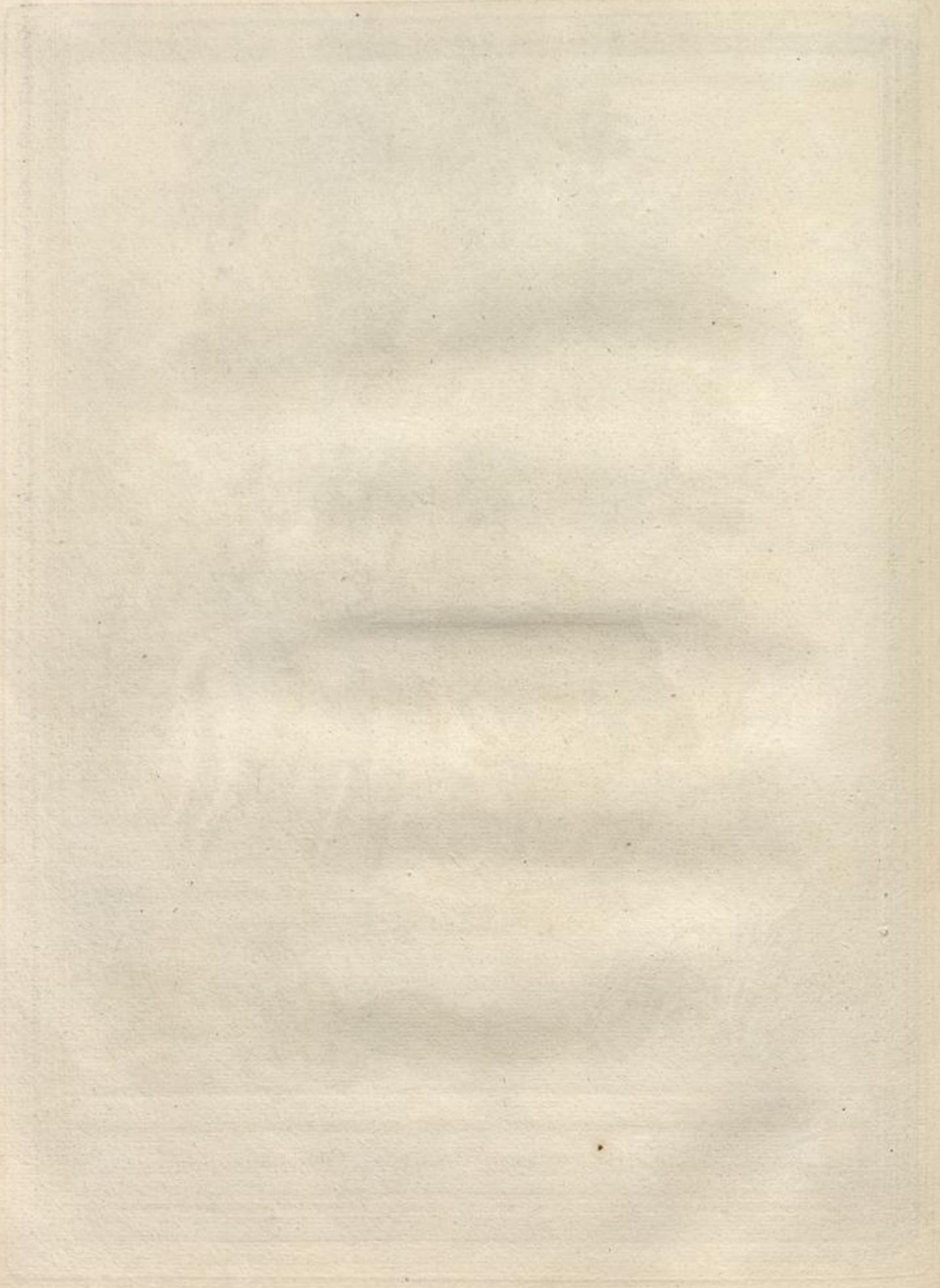
(Fable CXII.)



LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU. Fable CXII.

J.B. Oudry inv.

J. Pasquier sculp.



[Faint, illegible text or markings on the page]





LE LIEVRE ET LA TORTUE . Fable CXIII .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.



FABLE X.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir: il faut partir à point.
Le Lièvre & la Tortue en font un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt? êtes-vous sage?

Repartit l'animal léger.

Ma commere, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore,

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait, & de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Sçavoir quoi, ce n'est pas l'affaire;

Ni de quel Juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entens de ceux qu'il fait, lorsque prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux Calendes,
Et leur fait arpenter les Landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, & pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de Sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,

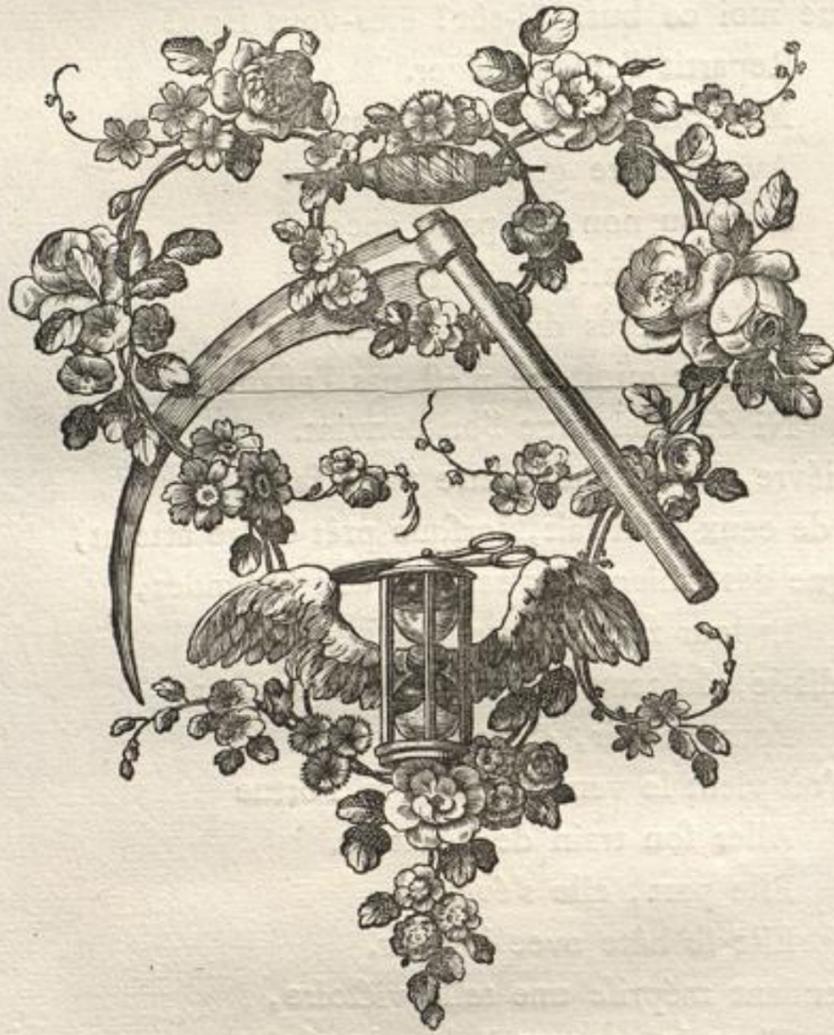
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.

Hé bien , lui cria-t-elle , avois-je pas raison ?

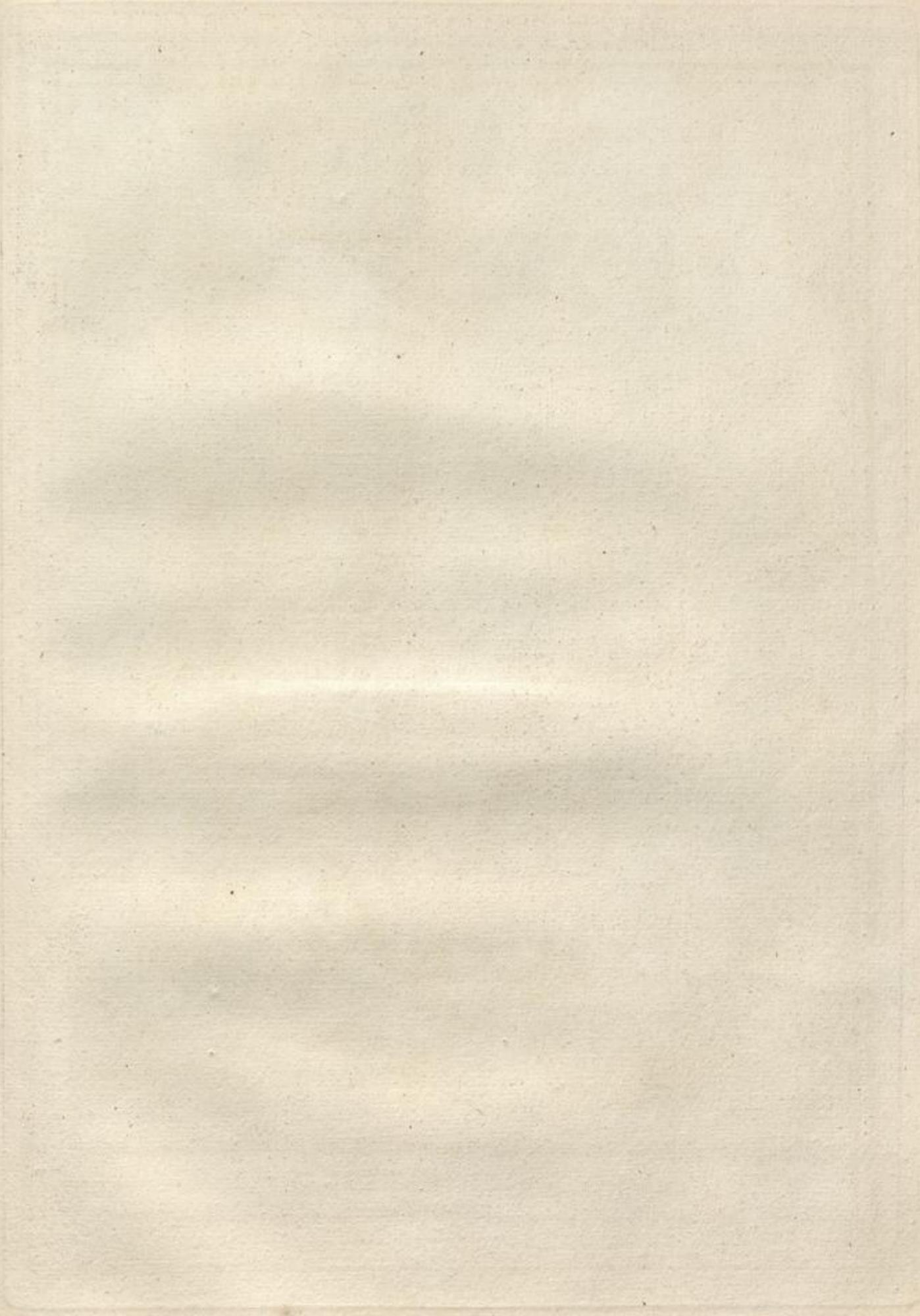
De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! Et que feroit-ce

Si vous portiez une maison ?



(Fable cxiii.)

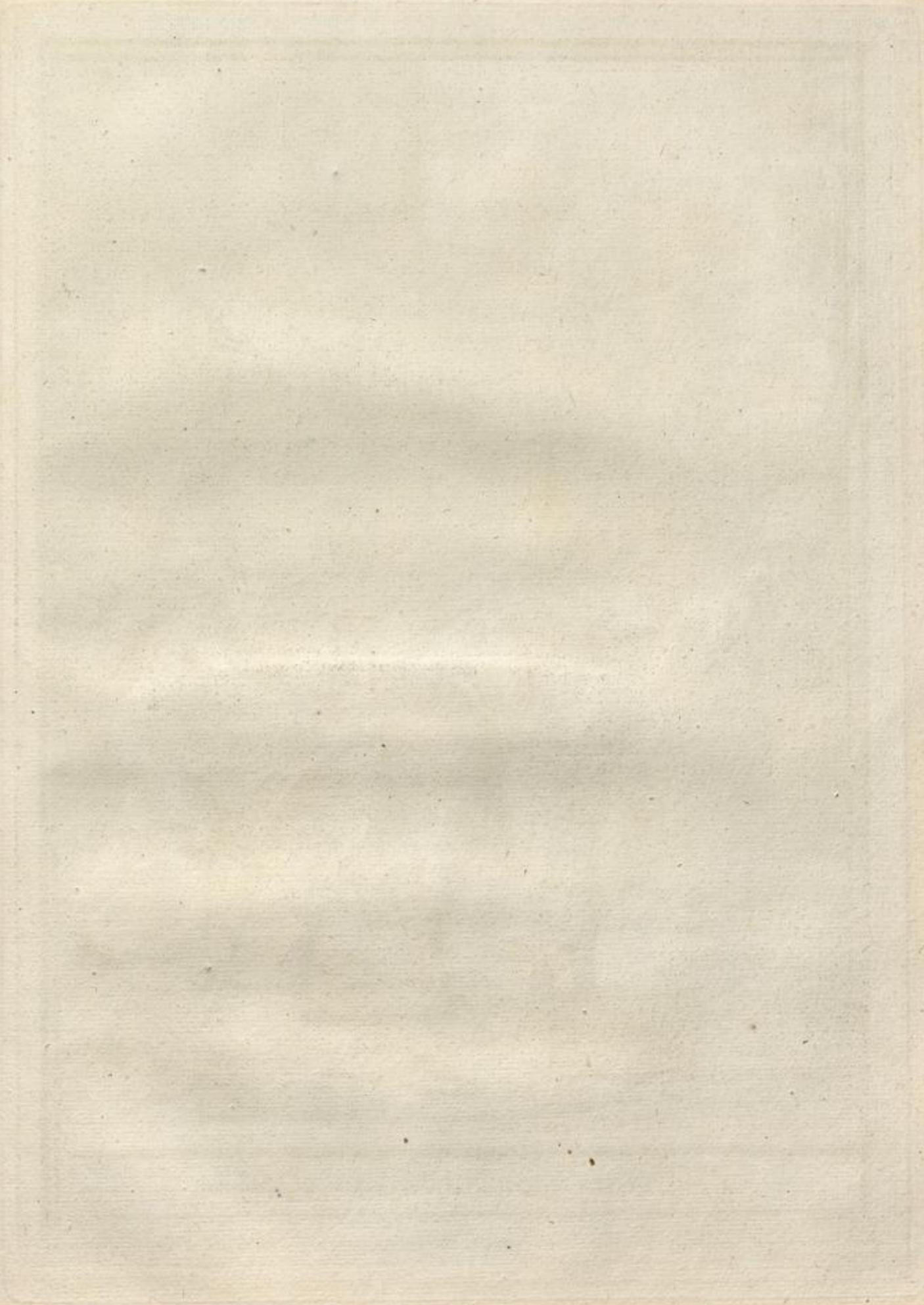




L'ÂNE ET SES MAITRES . Fable CXIV.

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu sculp.





L'ÂNE ET SES MAITRES. Fable CXIV. 2^e. planche.

J. B. Oudry inv.

L. Longprêtre sculp.

FABLE XI.

L'ANE ET SES MAITRES.

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre Maître; & l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur:
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici point d'aubaine, ou si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-ci m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison: tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente:
La pire est toujours la présente.



Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.



(Fable cxiv.)

FABLE XII.

LE SOLEIL

ET

LES GRENOUILLES.

FABLE XII.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

Aux nêces d'un Tyran tout le peuple en lieffe
Noyoit son fouci dans les pots.
Ésope feul trouvoit que les gens étoient fots
De témoigner tant d'allegresse.
Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'Hyménée.
Aussi-tôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les Citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au Sort, un feul Soleil à peine
Se peut souffrir: une demi-douzaine
Mettra la mer à sec & tous les habitans.
Adieu jons & marais: notre race est détruite:
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raifonnoient pas mal.

*(Fable cxv.)*



LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES. Fable CXV.

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.



F A B L E X I I I .
LE VILLAGEOIS
E T
LE SERPENT.



FABLE XIII.

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

Ésope conte qu'un Manant
 Charitable autant que peu sage,
 Un jour d'hyver se promenant
 A l'entour de son héritage,
 Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
 Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
 N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
 Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
 Et sans considérer quel sera le loyer
 D'une action de ce mérite,
 Il l'étend le long du foyer,
 Le réchauffe, le ressuscite.
 L'animal engourdi sent à peine le chaud,
 Que l'ame lui revient avecque la colere.
 Il lève un peu la tête, & puis siffle aussi-tôt,
 Puis fait un long repli, puis tâche à faire un faut
 Contre son bienfaiteur, son sauveur & son pere.
 Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire?
 Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
 Il fait trois Serpens de deux coups,
 Un tronçon, la queue, & la tête.
 L'Insecte, sautillant, cherche à se réunir,
 Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
 Mais envers qui, c'est là le point.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin misérable.

(Fable CXVI.)

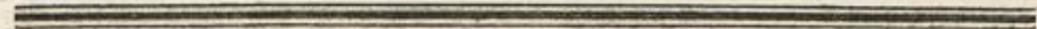


LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT. Fable CXVI.

J.B. Oudry inv.

Louis LeGrand sculp.





FABLES
LE LION MALADE ET LE RENARD
De la faiblesse de la vieillesse
Qui dans son sein se cache
Les secrets de sa vieillesse
Que l'on ne voit qu'en mourant
L'homme est comme le lion
Qui se meurt de sa vieillesse

FABLE XIV.
LE LION MALADE
ET
LE RENARD.

Le lion se meurt de sa vieillesse
C'est son malheur et son malheur
Que de sa vieillesse il se meurt
Grand malheur de son malheur
Le lion se meurt de sa vieillesse
Le renard dit comme l'on meurt
Et se meurt de sa vieillesse



(Lion)



FABLE XIV.

LE LION MALADE, ET LE RENARD.

De par le Roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait sçavoir à ses vassaux
Que chaque espece, en ambassade,
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les Députés, eux & leur suite;
Foi de Lion très-bien écrite:
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du Prince s'exécute:
De chaque espece on lui députe.
Les Renards gardans la maison,
Un d'eux en dit cette raison.
Les pas empreints sur la poussière,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa Majesté nous dispense.
Grand-merci de son passe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

*(Fable CXVII.)*



LE LION MALADE ET LE RENARD. Fable CXVII.

J. B. Oudry inv.

F. Q. Chedel sculp.

F A B L E X V.

L'OISELEUR,
L'AUTOUR
ET L'ALOUETTE.



FABLE XV.

L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des Oisillons:
Le fantôme brillant attire une Alouette.
Aussi-tôt un Autour planant sur les sillons,
Descend des airs, fond & se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque se rencontrant sous la main de l'Oiseau,
Elle sent son ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Lui-même sous les rêts demeure enveloppé.
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage:
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'Oiseleur repartit: ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?



(Fable CXVIII.)



L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOÛETTE. Fable CXVIII.

J.B. Oudry inv.

J. Ouvrier sculp.



FABLE XVI.

LE CHEVAL

ET

L'ÂNE.



FABLE XVI.

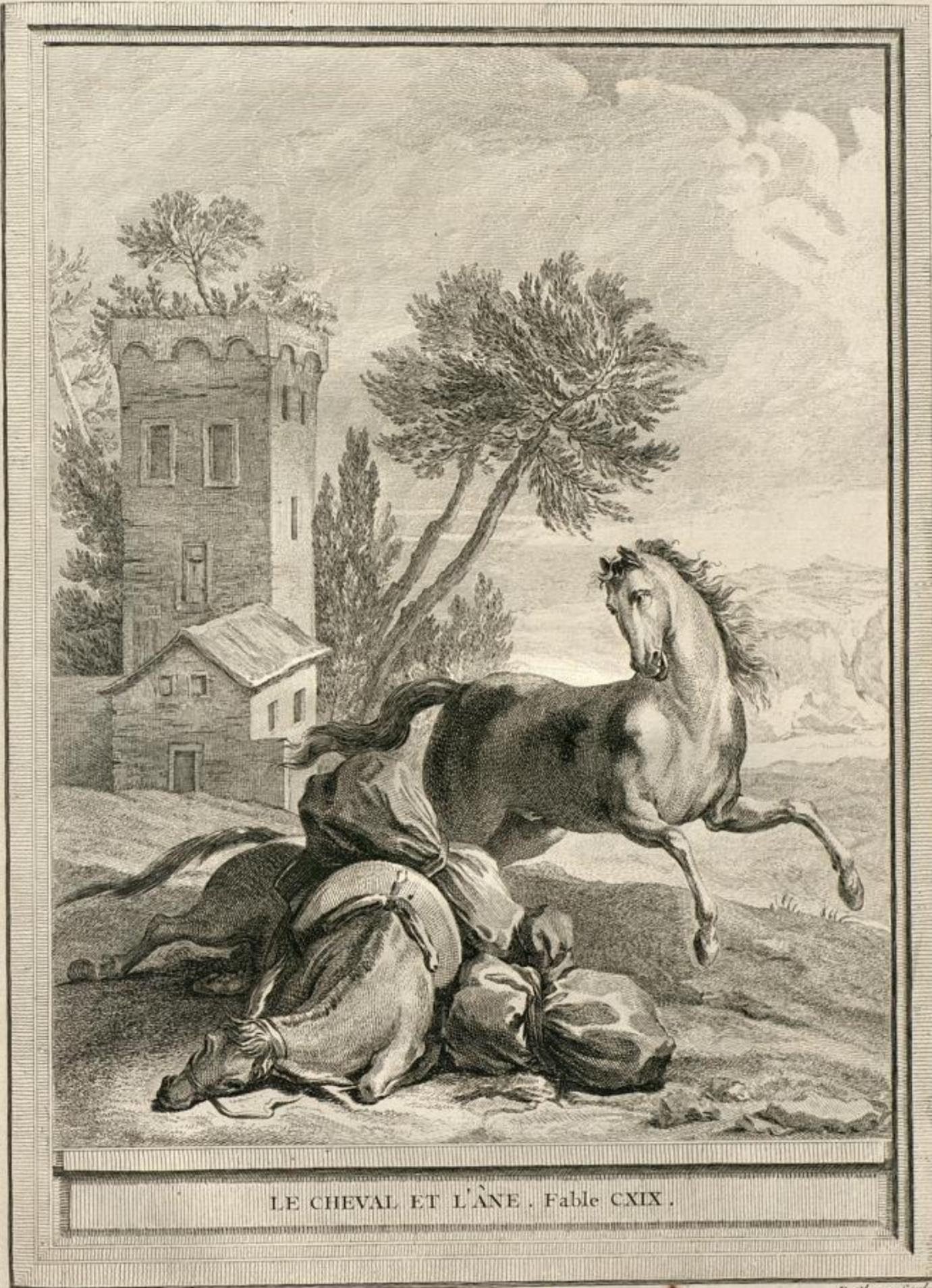
LE CHEVAL ET L'ANE.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir,
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priere, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous fera que jeu.
Le Cheval refusa, fit une pétarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par dessus encor.



(Fable CXIX.)



LE CHEVAL ET L'ÂNE . Fable CXIX .

J.B. Oudry inv.

P. Chenu Sculp.

FABLE XVII.

LE CHIEN

QUI LÂCHE SA PROIE

POUR L'OMBRE.



FABLE XVII.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Chacun se trompe ici bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sçait pas,
La plûpart du temps, le nombre.
Au Chien dont parle Ésope, il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, & pensa se noyer :
La riviere devint tout d'un coup agitée,
A toute peine il regagna les bords ;
Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.

*(Fable cxx.)*

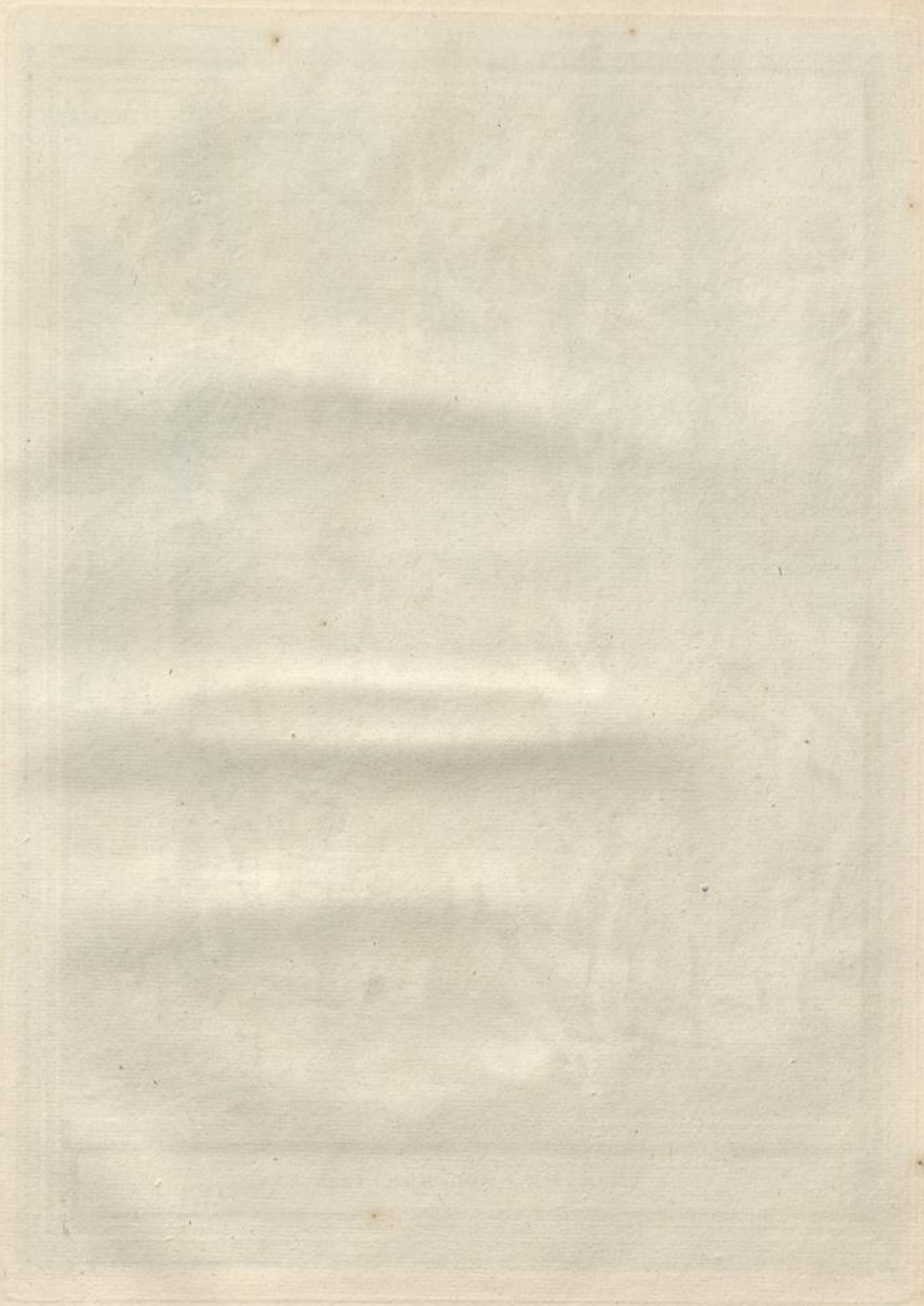


LE CHIEN QUI LÂCHE SA PROYE POUR L'OMBRE. Fable CXX.

J.B. Oudry inv.

J. Guerin sculp.







LE CHARTIER EMBOURBÉ. Fable CXXI.

J.B. Oudry inv.

Parquier sculp.

FABLE XVIII.

LE CHARTIER EMBOURBÉ.

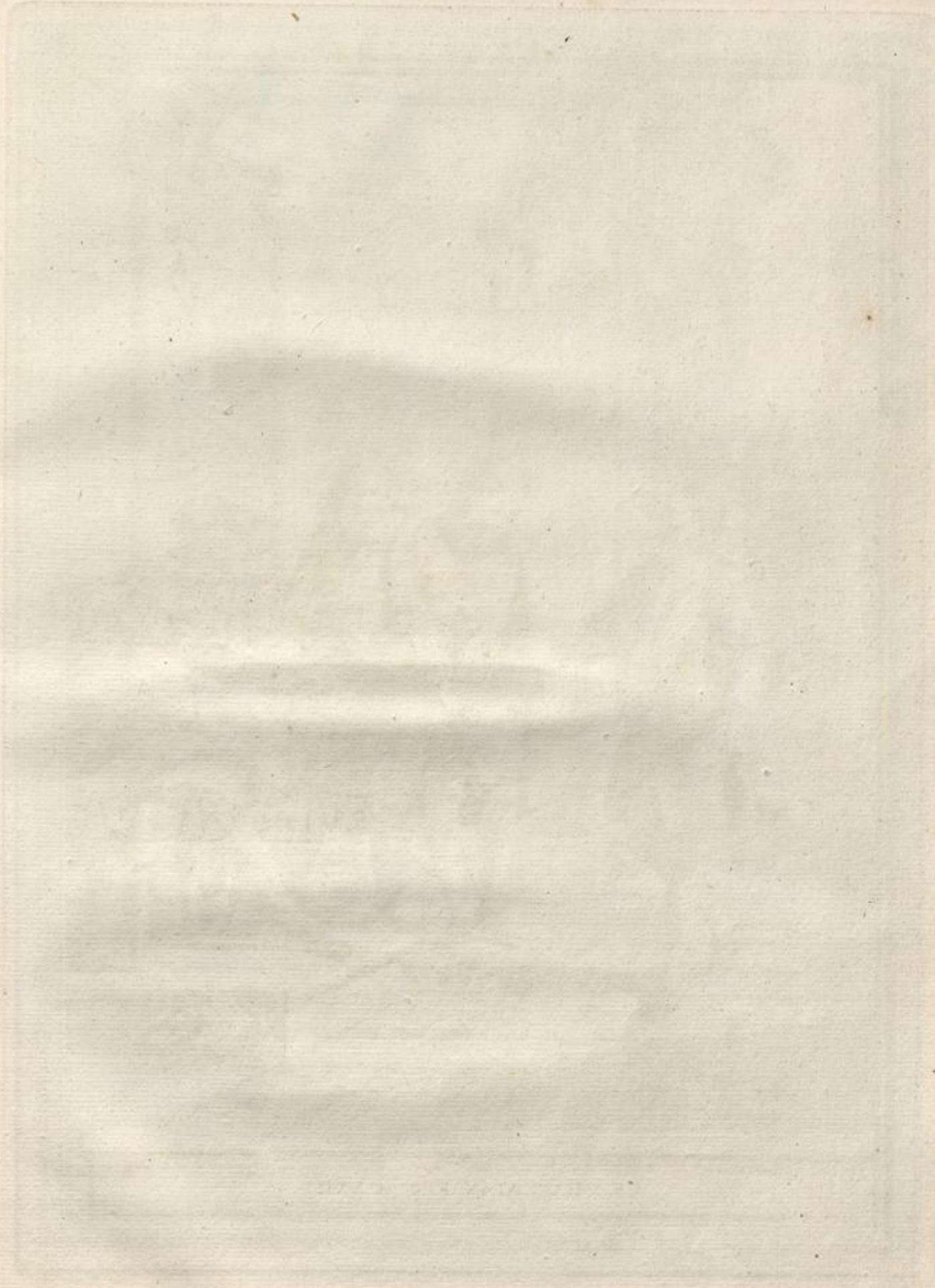
Le Phaëton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appellé Quimper-corentin.
On sçait assez que le destin
Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage:
Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste & jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi : si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient :
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
Prends ton pic & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix : prends ton fouet.

Je l'ai pris. Qu'est-ceci? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué. Lors la voix: tu vois comme
Tes chevaux aisément se font tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera.



(Fable CXXI.)





LE CHARLATAN. Fable CXXII.

J.B. Oudry inv.

Jac. Mouton sculp.

FABLE XIX.

LE CHARLATAN.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette science, de tout temps,
Fut en Professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un Passe-Cicéron.
Un des derniers se vançoit d'être,
En éloquence, si grand maître,
Qu'il rendroit difert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud.
Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:
Que l'on m'amene un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé;
Et veux qu'il porte la soutane.
Le Prince sçut la chose: il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie,
Un fort beau roussin d'Arcadie,
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit, au bout de dix ans,
Mettre son âne sur les bancs:
Sinon, il consentoit d'être, en place publique,
Guindé la hart au col, étranglé court & net,
Ayant au dos sa Rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des Courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir; & que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace & beaucoup de prestance:
Sur tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance



Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit: Avant l'affaire,
Le Roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.



(Fable CXXII.)

F A B L E X X.

LA DISCORDE.

FABLE XX.

LA DISCORDE.

La Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
 On la fit déloger des Cieux.
 Chez l'animal qu'on appelle homme,
 On la reçut à bras ouverts,
 Elle, & Que-si-que-non, son frere,
 Avecque Tien-&-mien, son pere.
 Elle nous fit l'honneur, en ce bas Univers,
 De préférer notre Hémisphere,
 A celui des mortels qui nous sont opposés,
 Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
 De la Discorde n'ont que faire.
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 Demandoit qu'elle fût présente,
 La Renommée avoit le soin
 De l'avertir; & l'autre diligente,
 Couroit vite aux débats, & prévenoit la paix;
 Faisoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
 La Renommée enfin commença de se plaindre,
 Que l'on ne lui trouvoit jamais
 De demeure fixe & certaine.
 Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.
 Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
 Un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
 L'envoyer à jour arrêté.
 Comme il n'étoit alors aucun Couvent de Filles,
 On y trouva difficulté.
 L'Auberge enfin de l'Hymenée
 Lui fut pour maison assignée.

(Fable CXXIII.)

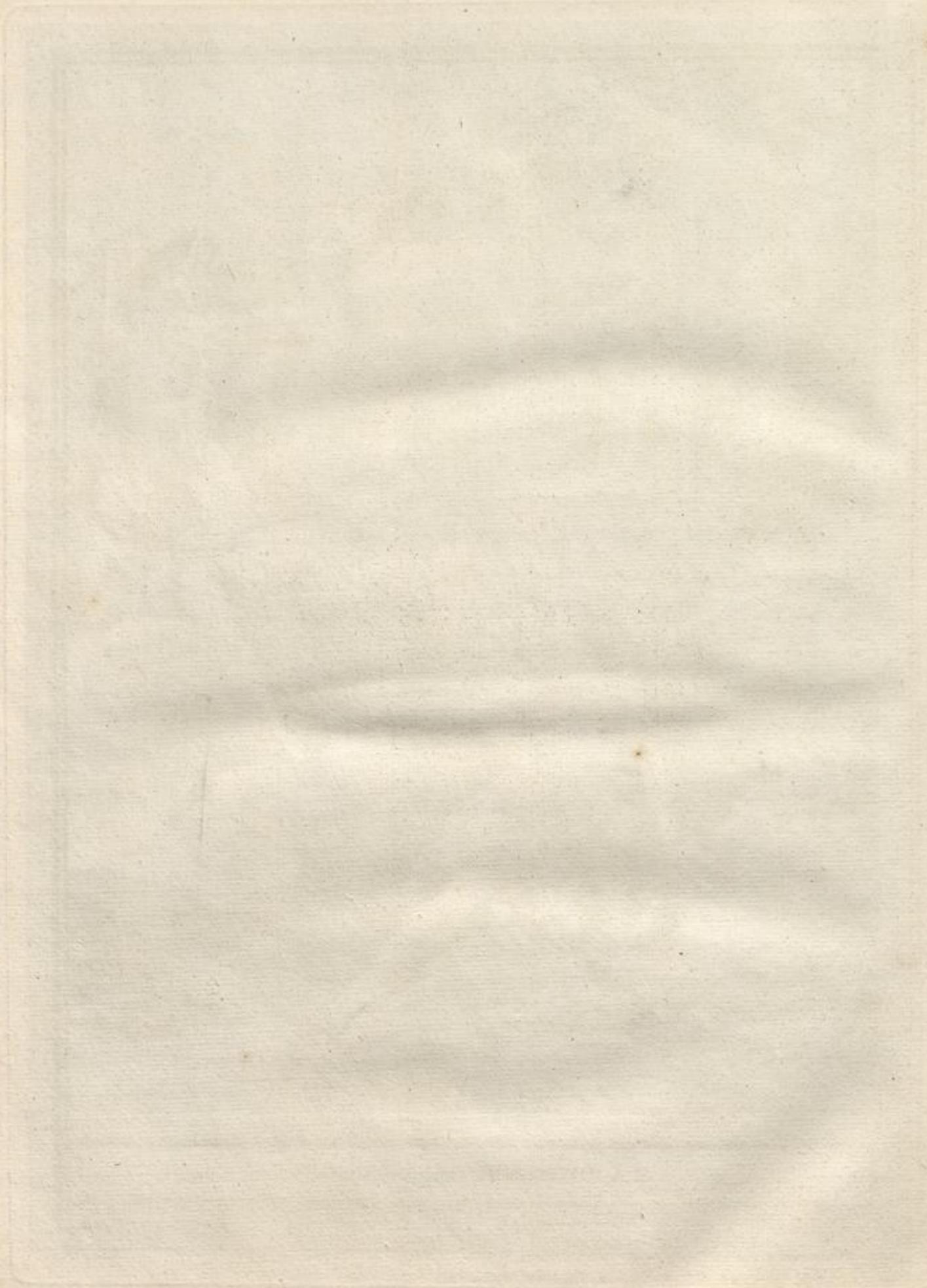


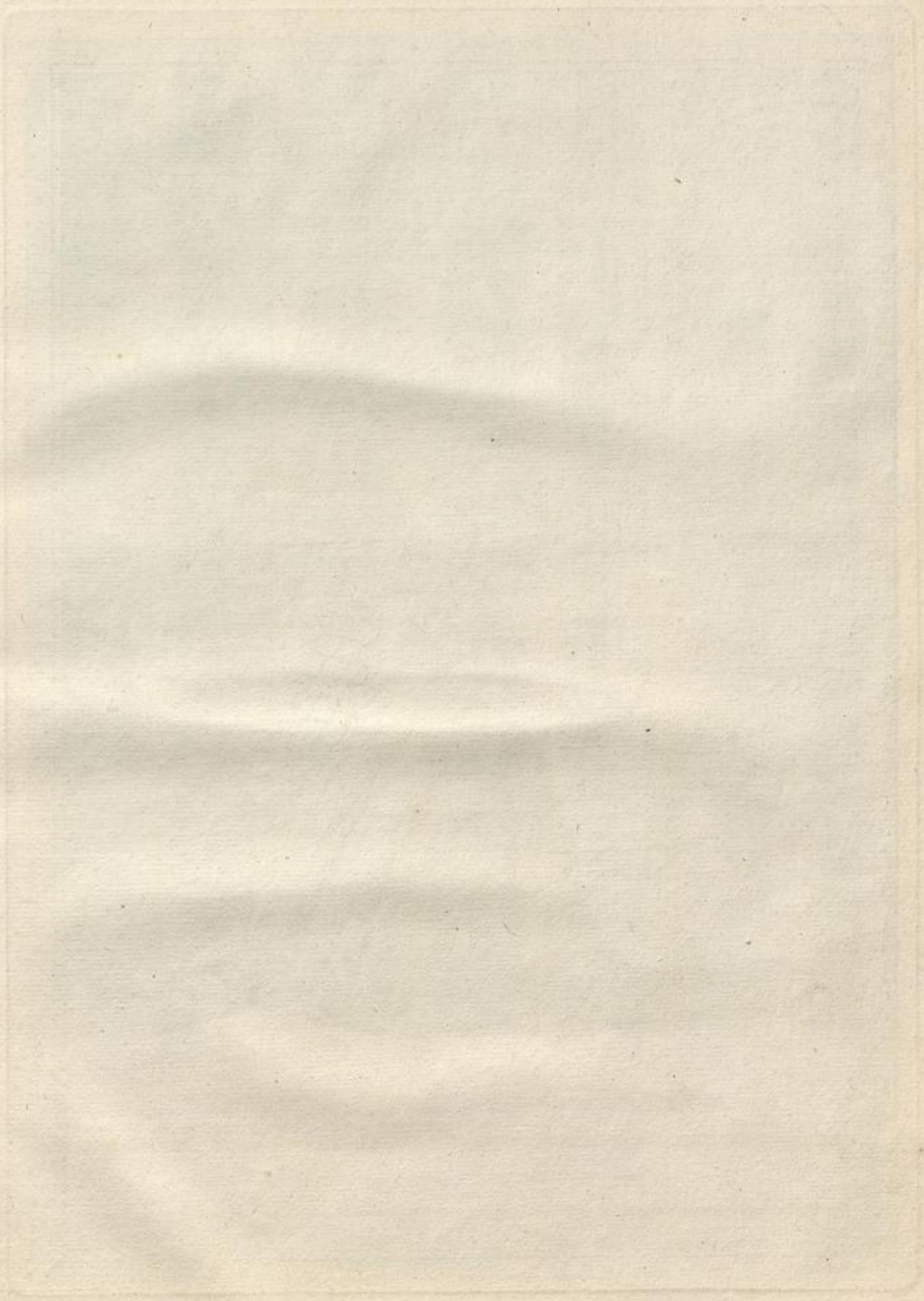
LA DISCORDE . Fable CXXIII .

J.B. Oudry inv.

L. Lempereur sculp.









LA JEUNE VEUVE . Fable CXXIV.

J.B. Oudry inv.

Marais aqua forti, Boissier cado sculptor.

FABLE XXI.

LA JEUNE VEUVE.

La perte d'un Époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console.
Sur les aîles du temps la tristesse s'envole ;

Le temps ramene les plaisirs.

Entre la Veuve d'une année,

Et la Veuve d'une journée,

La différence est grande. On ne croiroit jamais

Que ce fût la même personne.

L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits :

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;

C'est toujours même note, & pareil entretien :

On dit qu'on est inconsolable ;

On le dit, mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette Fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'Époux d'une jeune Beauté

Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme

Lui crioit : attens-moi, je te suis : & mon ame,

Aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La Belle avoit un pere, homme prudent & sage :

Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler,

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :

Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?

Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure,

Change en des nêces ces transports :



Mais après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un Époux beau, bien fait, jeune, & tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussi-tôt,
Un cloître est l'Époux qu'il me faut.
Le pere lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure:
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier: les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir & matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri:
Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle;
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.



(Fable CXXIV.)